


Luca, Ange Toussaint
Guillaume Apollinaire

A. TOUSSAINT-LUCA

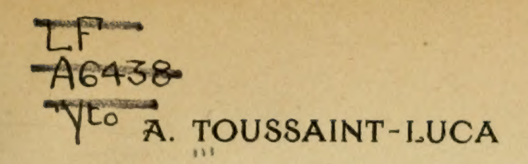
# Guillaume Apollinaire

(Souvenirs d'un Ami)



ÉDITIONS DE LA PHALANGE
33, Rue Franklin
PARIS

1920




A. TOUSSAINT-LUCA

# Guillaume Apollinaire

*(Souvenirs d'un Ami)*





ÉDITIONS DE LA PHALANGE
33, Rue Franklin
PARIS

1920

# SUR GUILLAUME APOLLINAIRE

## La Foire de Nice

Lorsque Guillaume Apollinaire entra au lycée, il nous plut et nous l'accueillîmes dans notre groupe. Car de notre temps, les élèves se partageaient en groupes et formaient déjà des « partis ». Il acceptait volontiers de se mêler à nos jeux lorsque nous le lui demandions et que nous avions besoin d'un partenaire. Mais, tout en se montrant avec nous très gai et très enjoué, il avait une certaine gravité de jeune homme tôt développé, qui en savait bien plus que nous et il nous en imposait.

J'avais remarqué qu'il arrivait tous les matins en classe avec sa serviette bourrée de journaux et de livres. J'avais bien envie de savoir ce qu'il pouvait ainsi apporter, quels journaux et quels livres. Mais il se gardait bien de tirer de sa serviette ce qu'elle recélait. J'étais convaincu, d'ailleurs, qu'il se cachait dans cet enfant si grave et si sérieux, un anarchiste, quelque disciple de Kropotkine ou de Ravachol. Et cela m'intriguait fort. Je n'osais cependant lui en parler. On a généralement plus d'audace entre condisciples.

Un matin, notre professeur nous ayant donné comme sujet de dissertation une lettre de Clément Marot à je ne sais plus lequel de ses contemporains, j'eus la fantaisie d'écrire mon devoir en *style Clément Marot,* avec le souci, bien entendu, de respecter jusqu'à l'orthographe de ce poète. C'est un jeu assez facile auquel les élèves se livrent parfois et je me souviens des yeux surpris de Guillaume Apollinaire quand notre professeur déclara qu'il ne pouvait admettre ni ce style, ni cette orthographe.

Je me promis de me rattraper. « La fois d'après », comme on dit dans notre Midi, j'eus la hardiesse de parler dans ma dissertation de Henri de Régnier, qui n'était pas encore de l'Académie, de Francis Vièlé-Griffin à qui j'attribuais un jugement sur Racine et Corneille, d'Emmanuel Signoret, qui se faisait à peine connaître et auquel je prêtais une très grande et péremptoire autorité. Je citais une strophe parfaitement incompréhensible de Stéphane Mallarmé, d'autant plus incompréhensible qu'elle était isolée d'un poème fort abscons et que j'en faisais l'application aux mêmes Racine et Corneille. On ne pouvait être plus fantaisiste et mon professeur proclama, en effet, que c'était là uniquement de la fantaisie.

Mais c'en était fait. A dater de ce moment, Guillaume Apollinaire savait que dans sa classe il avait un camarade qui s'intéressait aux choses modernes. A la fin du cours il vint à moi :

— Tu connais Mallarmé ?

— Oh ! peu.

— Henri de Régnier ?

— Je suis enthousiasmé par *L'Homme et la Sirène!*

— Vièlé-Griffin ?

— Oui, je voudrais écrire un poème comme *la Chevauchée d'Yeldis!*

— Eh bien, me dit-il, moi aussi. Je les ai tous lus.

Et puis il faut lire de Remy de Gourmont les *Chevaux de Diomède*.

Puis nous passâmes toutes nos récréations à bavarder sur les derniers poètes que nous découvrions. Et comme déjà Guillaume Apollinaire était un grand fumeur, il me tendait des cigarettes que j'allais fumer le soir, pendant l'étude, dans un coin caché de la cour. La littérature nous avait rapprochés. Elle allait faire, de nous, deux intimes amis que le temps ni la distance ne devaient séparer. Que de vers ne nous sommes-nous pas communiqués, à peine jaillis de notre imagination ! Que de lettres, toutes vibrantes des passions de notre époque, ne nous sommes-nous pas écrites ! J'ai conservé un très grand nombre de celles que m'avait adressées Apollinaire. Elles ont pour moi, aujourd'hui, la valeur exquise d'un souvenir ancien et sont comme la relique d'une amitié qui ne s'éteint point, même par delà la tombe. Quel esprit charmant, quel causeur adorable c'était ! Sa curiosité le portait à la recherche des anecdotes, des histoires excentriques, des détails les plus drôles et les moins connus. Il savait déjà tous les bons mots, toutes les petites aventures qui sont les à-côté de l'histoire, mais qui en sont aussi l'agrément. Il aurait pu nous dire si tel mage se vêtait de brocard bleu et se coiffait d'un chapeau pointu, si telle fée avait une robe couleur du temps. Il connaissait toutes les inquiétudes des incubes et des succubes. Il vivait au milieu de la légende, de l'anecdote et de l'historiette. Il nous intéressait vivement en nous apprenant tout ce que nous ignorions et qu'il savait déjà !

Maintenant que nous nous connaissions, il s'habituait parfaitement à me communiquer chaque matin les journaux. Rien ne nous paraissait en vérité plus instructif que le *Pall Mall Semaine* de Jean Lorrain qui tenait cette chronique dans le *Journal* sous le pseudonyme de Restif de la Bretonne. Il me mettait au courant de tous les petits faits, de tous les potins littéraires ou artistiques lorsque, trop surveillé,

il m'était impossible de lire les journaux. Il m'apprenait, par exemple, que Liane de Pougy, qui avait les plus beaux yeux bleus du monde, avait tenté de se suicider parce que Jean Lorrain l'avait abandonnée ; que la Belle Otero avait, dans telle circonstance, porté les plus jolis bijoux, et qu'elle avait eu des débuts fort modestes, etc., etc. Tout cela avait fini par créer, chez lui et chez moi, une manière de dilettantisme qui nous portait à nous intéresser bien plus aux petits détails d'une chronique qu'aux fameux « faits historiques proprement dits. »

Un dimanche de sortie, Guillaume Apollinaire qui n'était que demi-pensionnaire, vint me prendre au moment où je quittais le Lycée. Nous étions à l'approche des fêtes de Noël et il y avait à Nice une grande foire, avec toutes les distractions d'usage : des baraques où, pour une somme minime, l'on pouvait voir toutes sortes de monstres : une femme à barbe, une femme aux pattes de homard, la Fée Marie, sans bras ni jambes qui, avec ses lèvres, savait écrire, coudre et « manier les ciseaux », une homme-serpent, un nègre qui avalait de l'étoupe enflammée, un homme qui avalait des sabres, etc. En un mot, toutes les choses extraordinaires qu'on ne voit que dans les foires et qui sont loin, malheureusement pour l'espèce humaine, d'être des fumisteries.

Nous avions fort envie de visiter toutes ces baraques, mais une surtout nous avait attirés : c'était un théâtre ambulant, monté en planches où, pour la somme de o fr. 30, nous pouvions entendre *Faust, La Dame aux Camélias, Le Jour et la Nuit,* et *Le Malade Imaginaire!* Nous nous portâmes vers ce théâtre, non pour la curiosité que pouvait inspirer la pièce elle-même (elle nous intéressait peu), mais nous voulions faire des études de mœurs et de caractères! Il y avait là, il faut le dire, une affluence toujours considérable. Le Barnum avait soin d'annoncer, après les sons de trompe, que les représentations étaient données par « les meilleurs artistes des meilleurs théâtres

de Paris ». Nous dûmes attendre longtemps avant de pouvoir entrer. Nous entrâmes enfin. Nous étions un peu ahuris de nous trouver dans cette foule bigarrée et criarde. Il faut reconnaître que ce n'était pas tout à fait un monde très distingué. Une sonnette. Trois coups, comme chez Molière. Silence. Toussotements. Rideau.

On jouait *Faust*. L'orchestre était représenté par un seul pianiste, homme immense, long et maigre comme un jour sans pain. Apollinaire me dit :

— Avec ses cheveux longs, son plastron, sa chemise absente, sa grande redingote noire, ce doit être un poète. Veux-tu que nous lui parlions à la fin de la représentation ?

De fait, le spectacle achevé, nous nous approchons du pianiste. On l'interroge. On le complimente d'être tout l'orchestre à lui tout seul. Apollinaire qui était musicien et qui jouait fort bien du piano, lui dit son étonnement de l'avoir vu animer un instrument qui paraissait tout d'abord désaccordé.

— Mais, Monsieur, lui demanda-t-il, ne seriez-vous pas poète ?

— Si fait, répondit l'homme-orchestre. J'ai publié quelques vers, j'ai vécu longtemps avec Paul Verlaine...

Quoi, nous étions avec un poète qui avait vu, qui avait connu Verlaine ! Ceci nous semblait une gloire si grande que nous en demeurions pleins d'enchantement. Nous connaissions un homme qui avait connu Verlaine ! Cet homme venait, du coup, de faire notre conquête.

— Monsieur, dit Apollinaire, voudriez-vous être assez aimable pour nous dire votre nom ?

— Je me nomme Charles, répondit froidement l'Orchestre. A propos, mes amis, ne pourriez-vous pas me rendre le service de me prêter quarante sous jusqu'à demain ?

Apollinaire et moi nous nous regardâmes. Nous

avions juste quelques sous en poches. Nous nous cotisâmes et remîmes les quarante sous à l'ami de Verlaine.

Ce qu'avait été la représentation? Ce fut aussi une des choses les plus amusantes et des plus cocasses. Marguerite était « jouée », c'est bien le mot, par une femme énorme, mesurant deux mètres de haut, et fort grosse. Elle comptait au moins cinquante printemps. Mais il convient d'ajouter qu'elle comptait aussi cinquante hivers. Elle était toute ridée, couverte de poudre de riz et fardée de rouge. Elle était coiffée d'une perruque blonde en filasse. Elle roucoulait l'air du *Roi de Thulé* et l'*Air des Bijoux* avec des minauderies de coquette qui ne se rend nullement compte que le temps est un sinistre ravageur, et que les cinquante hivers qu'elle portait en elle avaient rendu sa voix grasse et zézayante. Le jeune Faust était, paraît-il, son propre fils, victime d'un accident de voiture — il avait une jambe de bois, — si bien que chaque fois qu'il devait se déplacer sur la scène ou se retourner, il était obligé de saisir sa jambe de bois de ses deux mains et, dans un geste brusque, de la « planter là ». Il nous semblait d'ailleurs qu'il chantait bien, avec sentiment, et d'une voix juste. Quant à Méphistophélès, son rôle était tenu par un bossu qui savait tirer profit assez opportunément de son infirmité. Il était fort laid, vêtu d'un maillot rouge collant. Il était édenté et avait dans sa physionomie et dans toute sa personne, quelque chose de diabolique. Le reste ne vaut pas qu'on le nomme.

Cette représentation nous avait paru si drôle que le soir même nous voulûmes revenir à ce théâtre : on y donnait *La Dame aux Camélias*. Les mêmes acteurs qui avaient chanté *Faust* en matinée, jouaient maintenant la comédie larmoyante de Dumas fils où, quelques jours auparavant, nous avions applaudi au théâtre de Monte-Carlo, l'immortelle Sarah Bernhardt. Oh! cette *Dame aux Camélias,* cette pauvre poitrinaire de Marguerite Gautier, « jouée » par cette

énorme maritorne! Et lui, l'amant, le jeune premier, le dandy, joué par le fils à la jambe de bois! Nous en eûmes assez. Nous avions pu faire une belle étude artistique et sociale. Et, de plus, nous avions fait la connaissance d'un poète ami de Verlaine. Tiens, à propos, qu'était-il devenu ce soir? Il est bien vrai qu'on n'avait nullement besoin de son orchestre pour *La Dame aux Camélias*. Nous ne le revîmes plus...

De longues années s'étaient passées quand un soir, à Paris, Guillaume Apollinaire voulut m'entraîner dans une brasserie du Quartier Latin, pour y voir des hommes célèbres, des poètes, des artistes, qui nous avaient tant enchantés de loin! Nous entrons chez Vachette où pérorait l'infatigable Jean Moréas devant une pile de bocks, mâchonnant un bout de cigare, entouré de quelques amis qui l'écoutaient. Quelle ne fut pas notre surprise de découvrir parmi ceux-là Charles Morice, qui ressemblait comme un frère au pianiste, à « l'Orchestre », l'ami de Verlaine, aperçu un soir, dans un infâme théâtre de foire, à Nice! Etait-ce le même personnage? Je n'ose l'affirmer. Je n'en sais rien. La vérité est que je n'en crois rien et que je n'ai point osé le lui demander.

# Un Ami de Guillaume Apollinaire

Il y avait, à Monte-Carlo, et peut-être vit-il encore, un brave homme de poète ambulant qui avait réussi à se faire connaître de toute la Riviera : Adrien Blandignères, poète national, candidat perpétuel à l'Académie Française, ex-candidat au fauteuil d'Ernest Renan, candidat à la Légion d'honneur, et qui joignait à tous ces titres une poitrine surchargée de décorations imaginaires de toutes sortes ! Il était de taille plutôt petite, toujours vêtu d'une redingote noire, et portait des cheveux blancs très longs répandus sur ses épaules. Guillaume Apollinaire n'avait eu de cesse qu'il n'eût fait sa connaissance. Un beau jour, il l'aborda fort poliment en lui donnant du « Cher Maître ».

Blandignères passait son temps à parcourir les divers cafés de la ville, et particulièrement le Café de Paris, situé en face du Casino de Monte-Carlo. Il avait une serviette sous le bras, un encrier à la main, la plume derrière l'oreille, et n'hésitait jamais à proposer un acrostiche, un sonnet ou une ballade aux « *belles madames* » qu'il rencontrait en compagnie d'un galant. Moyennant quoi, quand il n'était pas rabroué, il empochait tantôt 5 francs, tantôt un louis. Apollinaire me racontait avoir vu le grand duc Cyrille et le grand duc Nicolas lui donner chacun 50 francs pour quelques vers offerts à la dame qu'ils accompagnaient. A ce jeu de rimes faciles et de vers mirlitonesques, Blandignères gagnait bien sa vie. Il passait pour être simple, même un peu déséquilibré. C'était, en réalité, un homme du métier sachant tirer profit de son art.

Apollinaire s'avisa un jour qu'il était séant de mettre un terme à l'anxiété perpétuelle dans laquelle vivait ce poète, en lui annonçant qu'il avait été enfin

compris dans un promotion de la Légion d'honneur. Il écrivit donc à Blandignères une lettre portant le timbre de la Principauté, où il le félicitait, en beau style mi-administratif, mi-fantaisiste, au nom du Prince des Poètes. Puis il envoya une note à un journal de Nice concernant cette nomination. Sans vérifier le moins du monde, et sans apercevoir l'évidente supercherie, le journal inséra. Il n'y eut pas, ce jour-là, d'homme plus heureux que Blandignères. Le soir même, il vint au Café de Paris avec, sur la poitrine, toute sa batterie de décorations et, en sautoir, un grand ruban rouge, le grand cordon de la Légion d'honneur. La fumisterie eut un certain succès. Les *belles madames* lui demandèrent des vers. Notre poète national, qui signait toujours « Aède agréé du Café de Paris », fit ce soir-là une bonne recette...

Vers les 2 heures du matin, il rentrait chez lui accompagné de Guillaume Apollinaire qui venait de le rencontrer, et qui tenait absolument à lui faire cortège. Blandignères, tout ému, lui racontait sa vie passée, ses amertumes, ses longues espérances souvent déçues, et enfin il disait le couronnement de son incessant labeur! C'était, du reste, un brave homme. Il avait tenu autrefois un restaurant à Toulouse : tous les étudiants de l'époque y avaient pris pension. La plupart le quittaient un beau jour sans avoir jamais réglé leur note. Blandignères avait déjà la noble manie des vers ; aussi, quand l'heure de la douloureuse arrivait, les étudiants avaient-ils soin de prier le patron de monter sur une table et de leur dire quelques-uns de ses poèmes. Au désespoir de Mme Blandignères qui avait peut-être passé son temps à faire rôtir bœuf, veau et poulardes, le poète, une serviette blanche sous le bras, comme un maître d'hôtel, montait sur une table et, d'une voix un peu traînante, disait ses vers. Tout le monde criait bravo! C'était à qui lui adresserait le meilleur compliment. Blandignères *buvait du sucre*. Puis chacun filait doucement à l'anglaise, et le ménage poétique se retrouvait seul, comptant les maigres recettes de la journée.

A ce jeu, il ne devait pas faire fortune. Blandignères qui tenait de son père quelques écus économisés à la sueur de son front et de ses mains, les perdait petit à petit dans ce commerce à la Ragueneau, nourrissant les uns parce que poètes, et n'osant faire payer les autres parce que complimenteurs. C'eût été charmant si la ruine ne fût arrivée à son tour. Mme Blandignères se fâcha, paraît-il, et le restaurant dut fermer ses portes à la grande désolation des pensionnaires qui avaient coutume de ne pas payer, mais qui se jurèrent bien de donner à leur pauvre ami l'occasion d'une revanche sensationnelle.

On était, en effet, à la période électorale. Les programmes étaient affichés sur tous les murs de Toulouse. Les candidats, souvent des amis de la veille, se jetaient déjà à la face toutes les amabilités d'usage. On en était à un moment avancé de la bataille, quand une nuit, un groupe de jeunes étudiants bohêmes s'avisa qu'il manquait un candidat nouveau porteur d'un programme inédit. Deux heures du matin. Ils vinrent tous carillonner à la porte de Blandignères, lui déclarèrent qu'ils étaient décidés à tout pour faire triompher sa candidature, et le sacrèrent candidat député, au nom des lettres et des arts. Ils improvisèrent immédiatement un programme où les théories les plus excentriques voisinaient avec les histoires les plus cocasses. Une des perles de ce progamme était la république monarchiste, avec trois rois qui seraient habillés l'un en bleu, l'autre en blanc et le troisième en rouge. Il proclamait, au surplus, que les poètes devaient vivre au frais de la nation et devaient recevoir cinquante mille livres de pension, beaucoup mieux qu'au temps du Grand Roi !

Blandignères était candidat, et aucune voix humaine n'aurait pu, dès lors, le détourner de sa route. Nul doute qu'il ne fût élu. Pendant toute la campagne, ses lieutenants le portèrent de bar en bar, de café en café, improvisant des meetings en pleine rue, assemblant tous les passants. Blandignères, très digne, lisait

aussitôt son discours unique, toujours le même, partout et en présence de n'importe quels auditeurs. Chaque étudiant, ou plus exactement chaque membre de son comité, était accompagné d'une bonne amie qui criant : « Vive Blandignères », « C'est Blandignères qu'il nous faut! », n'était pas la moins enthousiaste.

Enfin, le fameux jour des élections arriva! Enfin, il allait être député et bientôt académicien! On le lui avait tant dit qu'il l'avait cru. Proclamation du scrutin : Blandignères, 20 voix!

Quoi! Pas plus? Ce fut une bien grosse déception pour ce brave homme qui, indigné de l'ingratitude des électeurs, résolut de quitter Toulouse, séance tenante.

Il vint à Marseille où son histoire avait transpiré. Les journaux en avaient parlé. Il y fut reconnu. Précisément devaient avoir lieu les élections de ballotage. Des farceurs, car il y en a à Marseille comme à Toulouse, résolurent de le faire se porter de nouveau candidat. Ils lui assurèrent que les Marseillais n'étaient pas des Toulousains. Ils jurèrent qu'il serait élu. Marseille s'honorerait d'être représenté par le plus grand poète de France, après Victor Hugo. Blandignères, grisé, enchanté, emporté par l'enthousiasme, chanta la ville de Marseille sur sa lyre, se laissa faire, fut candidat et obtint 15 voix!

Navré, déçu au suprême degré, il quitta cette ville et s'en vint à Monte-Carlo où il trouva un accueil plus sympathique et moins fripouillard : il y vendait ses vers à tout venant, célébrant tous les grands événements historiques, nouvel Homère, ou nouveau Pindare, chantant l'escadre russe, le tzar, le roi d'Italie, le Président de la République, tous les personnages dont il voyait les noms dans les journaux. Chacun de ses poèmes était imprimé sur des feuilles volantes qu'il vendait lui-même, et portait cette signature : « Adrien Blandignères, poète national, poète agréé du Café de Paris et du Carlton, candidat à l'Académie Française, ex-candidat au fauteuil d'Ernest Renan,

candidat à la Légion d'honneur. » Suivait enfin la nomenclature de tous les ordres fantaisistes dont il était décoré.

Guillaume Apollinaire avait pensé écrire tout un livre, avec ce document humain. Il accompagnait donc cette nuit-là Blandignères jusqu'à son domicile, tout au haut d'un vieux quartier de Monte-Carlo, aujourd'hui disparu, dans une très vieille maison du Carnier, également disparue quand, au tournant du chemin, un agent de ville demanda au poète s'il portait sur lui le décret de sa nomination dans la Légion d'honneur !

Vrai ! Blandignères ne s'attendait pas à celle-là ! Il demeura interloqué. Il balbutia quelques mots, affirma qu'un journal du matin avait annoncé la bonne nouvelle et qu'il avait, en tout cas, sur lui, une lettre officielle du Prince des Poètes. Rien ne put convaincre l'agent de ville qui invita sérieusement l'aède agréé du Café de Paris à ôter *illico* son grand cordon de la Légion d'honneur et, sans aucun respect pour le poète, mais tout de même bon enfant, le pria de rentrer se coucher et de ne plus recommencer.

Hélas ! Blandignères recommença, un jour où Guy Lavaud réédita l'envoi des lettres officielles. Il devait même recommencer plusieurs fois, incorrigiblement ingénu, toujours avec la même conviction et le même bonheur, pour en arriver chaque fois à la même déception, vite oubliée d'ailleurs.

# Le Festin d'Esope

Guillaume Apollinaire était depuis quelque temps rentré de divers voyages instructifs en Allemagne, en Autriche, en Hollande, en Italie, et s'était installé à Paris, où il avait trouvé une situation auprès d'un banquier, pour le compte duquel il rédigeait un journal financier hebdomadaire. Il avait, en arrivant dans la capitale, retrouvé un de ses camarades d'enfance qui, comme lui, avait reçu sa première instruction au Collège Saint-Charles, à Monaco, René Dupuy, connu depuis en littérature sous le pseudonyme de René Dalize, fils de M. Charles Dupuy, directeur du journal royaliste le *Soleil*. C'était un camarade charmant, très fin, spirituel, très distingué, un peu dilettante et un peu sceptique. René Dalize est mort glorieusement pour la France, laissant au cœur de son ami Apollinaire un de ces regrets qui ne s'effacent jamais. Je crois que René Dupuy avait commencé par être aspirant de marine. Il avait ensuite préféré la carrière plus indépendante du journalisme et des lettres. L'un et l'autre se mirent donc en devoir de conquérir Paris. Guillaume Apollinaire plus original, plus excentrique et plus fureteur, était aussi plus pressé de réussir. Il avait en lui de quoi forcer rapidement l'attention du public. Quelques autres amis se joignirent à eux : André Salmon, qui était déjà doué d'un très beau talent, Max Jacob, un peu étrange, tantôt peintre, tantôt poète, tantôt artiste dramatique, au gré des heures. J'aurai l'occasion de reparler d'eux.

J'étais, pour ma part, demeuré sans nouvelles de Guillaume Apollinaire, depuis déjà quelques années. Sans nous être oubliés, nous nous étions perdus de vue. J'avais essayé, à diverses reprises, de le retrouver, navré que notre amitié fût tout d'un coup mise

en péril par un silence qui ne devait que trop se prolonger. Je ne désespérais pas cependant. Je me doutais bien que Guillaume Apollinaire devait faire son petit bonhomme de chemin. En recevant un matin la *Revue blanche*, je fus joyeusement surpris de voir au sommaire un conte de lui : *L'Hérésiarque*. Je savais, depuis notre temps du lycée, que mon ami Wilhelm Apollinaire de Kostrowitzky avait décidé de s'appeler en littérature Guillaume Apollinaire. Je n'avais aucun doute. C'était bien lui. Je lui écrivis aussitôt pour lui dire toute ma joie de le retrouver. Je savais bien qu'il ne m'avait pas oublié. Mais les circonstances de la vie entraînent quelquefois les hommes plus loin qu'ils ne voudraient, et on se perd, jusqu'au jour... Le monde est petit. On finit toujours par se rencontrer. Notre correspondance reprit, tant et si bien que nous reconnûmes avoir conservé les enthousiasmes de notre première jeunesse, tant et si bien que nous décidâmes de fonder une revue. Puisqu'il était si difficile d'arriver aux revues déjà existantes, et qu'il fallait se hâter de se faire imprimer, le plus simple était, évidemment, de créer un organe à soi, un organe où l'on fût libre et maître de disposer de sa copie. C'est ainsi que naquit *Le Festin d'Esope*, dont le numéro 1 parut en novembre 1903, avec ce sous-titre : *Revue des Belles Lettres*, et ces précisions : *paraissant le* 1[er] *de chaque mois*, 244, *rue Saint-Jacques, Paris*. Naturellement, comme toutes les revues sérieuses, il comportait certaines indications utiles : « *Le samedi, de* 5 *à* 7 *heures ; abonnements* 12 *francs par an pour la France ;* 15 *fr. pour l'étranger ; le numéro : un franc ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus ; les mandats doivent être adressés au Rédacteur en chef.* » Le programme de notre revue était tracé en trois lignes : « *Le Festin d'Esope*, y était-il dit, publiera des œuvres de tous genres, des littératures d'imagination et d'idées, n'étant l'organe d'aucune école, il sera seulement soucieux de mériter par l'équité de sa critique et la qualité des œuvres qui le composeront, son sous-titre de *Revue des Belles Lettres*. Ce manifeste était signé :

Guillaume Apollinaire, Félix Bonaventure, A.-C. Cazalis, Nicolas Deniker, Daniel Escoffier, Henri Gioan, Arle Hammer, Henri Luca, Toussaint-Luca, Jean Mollet, André Salmon, Jean Sève. Ce premier numéro contenait un sommaire fort honorable. De Guillaume Apollinaire, il y avait une nouvelle très originale : *Qu'v'lov'?* que l'on retrouvera dans son recueil *L'Hérésiarque et Cie*, édité chez Stock, recueil qui faillit être couronné par l'Académie Goncourt, et qui ne le fut pas pour des raisons peut-être étrangères à la littérature ; de V. Moulinas, un poème exquis, *Le Tournesol ;* de Han Ryner, un conte étrange ; d'André Salmon, un poème qui est une féerie :

*Elle avait, pour aller danser au clair de lune,*
*Mis son chapeau de lys et de rhododendrons ;*
*Elle avait des souliers et des bas de soie prune*
*Et des fleurs de lotus brodaient ses pantalons...*

Autour de Guillaume Apollinaire se groupèrent quelques jeunes hommes hardis, pleins d'esprit et de talent. Beaucoup devaient, par la suite, conquérir une situation distinguée dans les lettres : Alfred Jarry, l'auteur d'*Ubu Roi*, donnait dans le n° 2 du *Festin d'Esope*, une comédie charmante, *L'Objet aimé* ou *Le Premier Suicide de Monsieur Vieuxbois*, qui était le rajeunissement d'un conte de Topffer ; Mecislas Golberg écrivait à Alexis une lettre sur la passivité, soutenant des idées étranges comme celle-ci : « La création est de la souffrance. On cherche parce qu'on ignore. Le plus grand philosophe sait par rapport à son intelligence, moins que le plus grand rustre. Pindare souffrait plus que toutes les armées grecques réunies... Créer, ami, c'est dégager un mal intime, le rendre évident... » John-Antoine Nau qui, le premier, venait d'obtenir le Prix Goncourt, avec *Force Ennemie*, réédité ces temps derniers, chez Flammarion, par les soins de Jean Royère et de Lucien Descaves, nous avait donné un délicieux poème. D'autres colla-

borateurs venaient à nous : Cécile Périn, René Dardenne, Henri Hertz, Emile Despax, sous-préfet, mort glorieusement pour la France, Georges Pioch, Edmond Fazy, Paul Géraldy, Ernest Raynaud, Edmond Pilon, Alfred Mortier, Edmond Blanguernon, etc. C'est dans le *Festin d'Esope* que Guillaume Apollinaire fit paraître pour la première fois *L'Enchanteur Pourrissant*, qui devait avoir un si curieux succès et établir la renommée de notre ami. *Le Festin d'Esope* parut de novembre 1903 à août 1904, ce qui permettait à notre rédacteur en chef de déclarer qu'il avait vécu deux ans, 1903 et 1904. Il comptait neuf numéros.

Ce n'était pas la première fois que Guillaume Apollinaire et moi nous collaborions à la fondation d'un organe de combat. Quand nous étions au Lycée de Nice, nous avions déjà fondé un journal, qui ne tirait qu'à un unique exemplaire, et qui changea plusieurs fois de titre : c'était tantôt le *Vengeur*, tantôt le *Transigeant*, car il nous plaisait infiniment de faire pièce à Henri Rochefort. Bien entendu, cet unique exemplaire de notre journal était écrit de notre propre main et il contenait des articles de fond contre nos professeurs, nos maîtres d'études, et même certains de nos camarades. Nous faisions circuler notre feuille d'un camarade à l'autre, moyennant un droit de lecture de 0 fr. 10, acquitté à l'avance. Que sont-ils devenus, ces numéros uniques où nous mettions toute notre verve, où nous démontrions toute notre audace et toute notre impertinente jeunesse ? Quel regret de ne pas les posséder aujourd'hui. On y eût sans doute trouvé des notes sans intérêt, mais d'autres qui nous eussent fait revivre avec volupté quelques instants de notre enthousiasme primesautier.

---

# Le Peintre Douanier Rousseau

Lorsque, vers la fin de 1908, je vins à mon tour à Paris, je retrouvai Guillaume Apollinaire installé rue Henner déjà, me semblait-il, plein de gloire et entouré d'amis. Il avait, en ce moment, une immense et copieuse bibliothèque : livres anciens, reliures rares, incunables de toutes sortes. Au mur, des tableaux de peintres modernes surtout, des Marie Laurencin, des Picasso, des Georges Braque, des Max Jacob, un Matisse, je crois, puis une gouache de Constantin Guys, ami de Baudelaire et de Théophile Gautier, une esquisse de Gustave Moreau, etc. Sur la cheminée et les étagères de sa bibliothèque, quelques vieilles étoffes, des dentelles, des rubans anciens, quelques bibelots fort rares, le tout un peu composite, mais donnant à cet intérieur un air charmant de petit musée vivant et intelligent. De fidèles amis venaient quotidiennement chez lui, quelques-uns arrivaient aux heures des repas, car Apollinaire savait tenir gentiment table ouverte. Mais il avait un jour et, si je me le rappelle, il recevait particulièrement le mercredi, de 4 à 5 heures du soir. C'est chez lui que nous avons eu le plaisir de rencontrer la plupart des gens de lettres, les peintres les plus talentueux et les critiques, les plus spirituels. Et ce n'est pas les offenser de dire que certainement la plupart doivent leur succès au dévouement dépensé par Apollinaire, pour défendre leur talent et leurs audaces : René Dalize, mort pour la France, André Salmon, Max Jacob, Marie Laurencin, si gracieuse, si finement douée, Pablo Picasso, Georges Braque, Léo Larguier, Fagus, F.-T. Marinetti, Ricciotto Canudo, Jean Moréas, Henri Hertz, Ary René d'Yvermont, André Du Fresnois, Louis de Gonzague-Frick, Roger Frène, Abel Léger, Emile

Sicard, Théo Varlet, Léon Deubel qui devait, un jour de neurasthénie, mourir dans la Marne ; Paul Castiaux, Charles Vildrac, Georges Duhamel, Jules Romains, Alexandre Mercereau, Louis Thomas, Jean Metzinger, Sadia Lévy, etc.

Plus tard Guillaume Apollinaire, attiré par le calme de Passy, alla s'y installer, suffisamment de temps pour s'attacher à ce coin provincial qu'il devait chanter dans son petit livre : *Le Flâneur des deux Rives*, paru aux éditions *de La Sirène*. Il y serait demeuré toute sa vie, si sa bibliothèque et ses tableaux n'avaient impérieusement exigé un appartement plus confortable. Il vint s'installer 202, boulevard Saint-Germain. Là comme ailleurs, il continuait à recevoir : ses amis le suivaient dans ses divers déménagements, son groupe lui demeurait fidèle et attaché...

Guillaume Apollinaire s'était pris d'une grande amitié pour le peintre douanier Rousseau, qui avait tenu, par reconnaissance, à faire le portrait du poète et de sa muse. Ce tableau est vraiment touchant par la naïveté de son style. Maurice Denis disait cependant qu'il y avait chez ce primitif des qualités picturales réelles et des conceptions qui dénotaient une louable originalité. Guillaume Apollinaire soutenait avec beaucoup d'énergie qu'aucun peintre n'était capable de faire du noir comme Rousseau. Et il citait le cas de son smoking qu'à son avis Rousseau avait parfaitement réussi. Ce brave douanier était un esprit simple, tendre et sentimental. Il demeurait rue Perrel, dans un appartement très modeste transformé en atelier. Ses voisins, l'épicier, le charcutier, le boulanger, le pâtissier, toute la petite démocratie de son quartier le connaissait et l'estimait. Elle assistait régulièrement aux soirées du bon peintre. Car, de temps en temps, il invitait ses amis et les amis de ses amis à « honorer de leur présence et à prêter leur concours à la soirée toute familiale et artistique » qu'il offrait chez lui, rue Perrel, 2 *bis*. On y allait. Quelquefois,

Guy Lavaud nous accompagnait. Un soir entre autres, il y avait grande réception. Guillaume Apollinaire, Jean Royère, Marinetti, Guy Lavaud, André Salmon, Henri Luca, Pierre Blanchi et bien d'autres, nous nous y rendîmes. C'était charmant. Rousseau recevait avec une bonne grâce touchante de pauvre homme timide. La maison était pleine. Il y avait là des artistes de l'Odéon et du Théâtre Sarah Bernhardt, des musiciens, des poètes, des peintres, des sculpteurs. Quelques femmes du monde étaient accourues. Quelques femmes de lettres aussi : Mme Cécile Périn, Berthe Reynold. Quelques femmes artistes, Marie Laurencin, Cécilia Vellini, Marie Ventura, etc., etc. Rousseau demeurait extasié, ne se croyant pas si connu. Et il faut reconnaître que cette soirée fut une des plus artistiques qui aient eu lieu dans Paris. Rousseau avait composé un programme : quelques-uns de ses élèves, car il avait des élèves auxquels ils apprenait la peinture ou la musique, chantèrent quelques cantates de sa composition ; tout le reste fut immédiatement improvisé : causerie sur la peinture, causerie sur la littérature, poèmes de Guillaume Apollinaire, et d'autres poètes, dits par les artistes qui étaient là. Et je me souviens de n'avoir jamais entendu mieux dire des Fables de Lafontaine que par Mlle Ventura, ce soir-là.

Qu'était-ce donc que ce Rousseau, ex-douanier, peintre, poète, musicien, chez qui toute la nouvelle génération accourait, non pour rire de lui, non pour jouir de sa simplicité, mais en signe d'estime ? Je ne puis mieux faire, ici, que de céder la parole à Guillaume Apollinaire qui lui consacra le n° 20 des *Soirées de Paris*, qu'il dirigeait alors avec Jean Cérusse (15 janvier 1913). « Henri-Julien Rousseau, dit Apollinaire, fut surnommé le Douanier parce qu'il avait été employé de l'Octroi et qu'en effet *douanier* peut être considéré comme le terme noble qui désigne cette qualité.

« Le Douanier avait été découvert par Alfred Jarry

dont il avait beaucoup connu le père. Mais pour dire vrai, je crois que la simplicité du bonhomme avait tout d'abord beaucoup plus séduit Jarry que les qualités du peintre. Plus tard, cependant, l'auteur d'*Ubu Roi* devint très sensible à l'art de son ami qu'il appelait le mirifique Rousseau. Celui-ci fit son portrait où étaient représentés aussi un perroquet et ce fameux caméléon qui fut quelque temps le compagnon d'Alfred Jarry. Ce portrait fut brûlé en partie, il n'en restait en 1906, où je le vis, que la tête très expressive.

« Celui qui, le premier, encouragea les essais du peintre de Plaisance, fut incontestablement M. Remy de Gourmont. Il commanda même à Rousseau une lithographie, les *Horreurs de la Guerre,* qui fut publié dans l'*Imagier.* Elle est fort rare et peu de personnes l'ont vue. Remy de Gourmont avait su par Jarry que le Douanier peignait avec une pureté, une grâce et une conscience de primitif. Il avait vu quelques-unes de ses gerbes qu'il peignait pour les boulangeries de son quartier, et il lui arrivait de le rencontrer parfois à certains carrefours de la rive gauche où le vieux Rousseau jouait sur le violon des mélodies de sa composition et faisait chanter aux petites ouvrières l'air en vogue. Il jouait aussi en ce temps-là aux concerts des Tuileries. La musique nourrissait la peinture et si le violon d'Ingres est passé en proverbe, sans le violon du Douanier, nous n'aurions point ces décorations étranges qui sont l'unique chose que l'exotisme américain ait fournie en France aux arts plastiques.

« C'est qu'en effet Rousseau avait été à l'Amérique, ayant servi pendant la guerre du Mexique... Les guerres ont tenu une place importante dans la vie du Douanier. En 1870, la présence d'esprit du sergent Rousseau épargna à la ville de Dreux les horreurs de la guerre civile...

« Rousseau, depuis qu'il s'était donné à la peinture, vivait misérablement et laborieusement. Il faisait beaucoup de tableaux de familles pour les petits commerçants du quartier de Plaisance, où il habitait.

Pendant les dernières années de sa vie, des étrangers distingués s'étaient mis à lui acheter de la peinture. Des amateurs français, des marchands, lui commandèrent des tableaux et le Douanier connut une petite aisance, mais pendant fort peu de temps, l'amour l'ayant rendu magnifique et l'obligeant à dépenser tout ce qu'il avait mis de côté... »

Ce qu'Apollinaire ne dit pas, c'est que Rousseau lui devait effectivement la plus grosse part de sa renommée et de son succès. C'est en effet Guillaume Apollinaire qui, avec son grand cœur d'abord et son goût un peu fantaisiste pour un art fruste, naïf et sincère, s'attacha à établir la réputation du Douanier et le fit connaître des amateurs et des marchands de tableaux. Rousseau s'en rendait parfaitement compte et voulut immortaliser son ami en faisant de lui un portrait qui fut exposé au Salon des Indépendants avec cette annotation : *La Muse inspirant le Poète.*

Quelques critiques, peut-être plus avisés, crurent bien reconnaître Guillaume Apollinaire. D'autres avouèrent franchement, ou avec malice, qu'ils ne reconnaissaient personne. La vérité est que toute liberté était laissée à quiconque d'y reconnaître quelqu'un. Ce n'était pas, à proprement parler, l'œuvre la meilleure de Rousseau, qui fut par moment mieux inspiré. Il y a de lui un tableau, *Heureux Quatuor,* acheté par les Boches, qui ne manque ni de grâce, ni de vie, ni d'habileté. Un autre tableau, également parti en Allemagne, à Dusseldorf, représentant le centenaire de l'Indépendance, où l'on voit le peuple dansant autour des deux républiques, celle de 1792 et celle de 1892, conservait un caractère d'enthousiasme et une sûreté de composition qui, malgré des naïvetés, prouvaient les belles qualités de cet artiste, les dons qu'une bonne société eût eu à cœur de développer chez lui. Mais sans contredit, le tableau le plus curieux et le plus soigné de Rousseau fut sa fameuse *Charmeuse,* allongée sur un authentique canapé dans une forêt habitée par des serpents et, si je me sou-

viens, des fauves de diverses sortes. L'idée en était bizarre, sans doute, mais il faut convenir qu'il y avait du style, de la grâce, de la méthode, et qu'un art délicat des vives couleurs animait cette œuvre.

Peut-être y aura-t-il quelqu'un des témoins constants de la gloire et des illusions de Rousseau pour nous raconter le fameux banquet offert en son honneur par Pablo Picasso, son confrère, dans son hôtel du n° 13 de la rue Ravignan, tout en haut de la Butte, banquet auquel prirent part tous les amis, peintres et littérateurs, du Douanier, ainsi que quelques bons marchands de peintures qui vinrent ce soir-là pour réaliser une bonne affaire ? Si André Salmon et Max Jacob voulaient parler, que de choses charmantes ils auraient à nous dire !

# Lettres et Poëmes de Jeunesse

Nous venions de vivre une période très exaltée au moment de l'affaire Dreyfus. Guillaume Apollinaire avait, comme beaucoup d'entre nous, apporté tout son enthousiasme à Zola dont la lettre *J'Accuse* avait été une explosion formidale. Ses premières idées littéraires gardaient l'influence de cette exaltation, et il avait compris à ce moment combien un esprit distingué a raison de rompre avec toutes les routines, et de faire en lui-même la révolution qui le libérera. Nos lettres d'alors n'étaient qu'une série d'entretiens intellectuels sur tous les événements du jour, sur le mouvement des idées et sur les hommes. Malheureusement, quand, à l'âge où nous étions, on se laisse aller à converser aussi librement, avec cette autorité qu'on se donne soi-même, avec cette inexpérience qui se croit blasée, on a quelquefois la prudence de brûler des lettres qui seraient aujourd'hui peut-être fort intéressantes. J'en retrouve cependant quelques-unes, et je dois dire que ce ne sont pas celles qui donneraient les meilleures indications sur le caractère et l'allure de sa jeunesse ardente.

En voici une qui date de 1899 et a été écrite de Monte-Carlo :

« Cher, je ne t'écris que brièvement. Je suis assez pressé. Ecris-moi quelquefois. J'ai beaucoup de choses à te dire ou à t'écrire.

« La prose ! Quelle chose difficile ! On réussit les vers bien plus facilement. Mais tu méprises les vers, la poésie. Tu es jeune (1), et dans une crise. Ton cas est assez bien décrit dans les *Déracinés* de Barrès.

(1) Apollinaire était mon cadet.

Je travaille. Pourrais-tu m'avoir des renseignements sur ce qu'il faut faire pour faire imprimer une brochure? Le prix, le lieu et sur les moyens de diffusion? Remerciements d'avance.

« Tu sais que Max Régis (ses adversaires d'Alger l'appellent Milano et dénomment Régisthériques ceux qui l'acclament), est à Monaco. Rochefort aussi.

« Jeudi dernier, j'ai été rôder autour de la demeure de Rochefort, villa Grimsel. C'était joli, au matin. Il était sur sa porte — je me demande pourquoi, — lisant la *Libre Parole* (sic). « La *Libre Parole!* » L'envie me prit de lui adresser la parole. Je déployai mon *Aurore* et m'approchai de lui, et bêtement lui demandai où conduisait la rue Bel Respiro. Après avoir détourné les yeux du journal et m'avoir regardé un instant, le Vieux à la face étrange m'expliqua, ce que je savais d'ailleurs mieux que lui, que la rue continuait dans la campagne et ne ramenait pas dans la Principauté. (Il n'a pas remarqué l'*Aurore*, je crois.) Après l'avoir remercié je le quittai, maudissant cette maudite timidité qui m'empêcha de lui parler quand j'avais une si belle occasion. Un autre que moi se serait bien amusé, je crois... Enfin... Pour aujourd'hui, c'est assez, je te quitte en souhaitant que vienne Souvarine, l'homme qui doit venir, le blond qui détruira les villes et les hommes. Que 1899 entende encore une voix comme celle de Zola et la Révolution est au but. Mais Picquart-Athéné agit mal : il se laisse torturer! Il s'est laissé prendre et ils ne le lâcheront pas. Il est martyr, et tout en admirant Picquart-Athéné, je songe au mot de Proudhon : « Il n'y a qu'une espèce qui soit plus haïssable que les bourreaux, ce sont les martyrs. » Et sur ce, je t'embrasse.

« Guillaume APOLLINAIRE.

« *P.-S.* — Je te remercie de tes offres de journaux, mais je les lis tous. Des livres! des livres! des livres! »

Voici une seconde lettre, de la même époque :

« Mon cher Toussaint,

« Je t'envoie des vers et le commencement d'une traduction ardue que j'espère mener à bien. J'essaie de traduire Boccace en lui conservant sa saveur originale. Cette *Fiametta* est un petit livre très joli. On prétend que cette dame qui raconte censément ses peines d'amour, fut une amante de Boccace qu'elle quitta. Cette Fiametta qui joue aussi un rôle dans le *Décaméron* où elle règne le jour *delle novelle félici,* eut dans sa famille saint Thomas d'Aquin et saint Louis. Je ne crois pas que l'on ait traduit la *Fiametta* en français. En tout cas, il ne doit pas y en avoir d'esthétique traduction : c'est ce que j'essaie de faire. Il est dans le prologue que je t'envoie, deux phrases que je n'arrive pas à traduire de façon satisfaisante, et tu me rendrais service en me les faisant traduire.

« Tu ne m'as pas envoyé de livres philosophiques.

« J'ai lu la *Volonté* depuis son premier numéro jusqu'à ces jours-ci. Elle a été bonne. *Urbs* de Luquet est un charmant roman. Maintenant la *Volonté* ne vaut plus rien et paraît le matin, et depuis son apparition je prend le *Journal du Peuple,* anarchiste, et dirigé par Sébastien Faure. Voilà !

« Je lis du Balzac très sérieusement avec plaisir et profit. C'est un prédécesseur énorme, informe de Zola, de Bourget, de Tolstoï, d'Elémir Bourges ; *mais il n'avait pas idée de la question sociale.* »

« Guillaume Apollinaire. »

Ces lettres étaient celles d'un jeune homme de 17 ans. Elles donnent une idée de la précocité de son jugement, des tendances générales de son esprit, de la liberté de sa pensée. Mais dans sa vie d'homme de lettres, Apollinaire a été amené à écrire de nombreuses missives, et il serait intéressant que tous ceux qui ont eu le bonheur d'en recevoir, veuillent bien les

mettre à la disposition d'un éditeur. Que de choses utiles, intéressantes et splendides!

J'ai là quelques vers charmants qui datent aussi de la première jeunesse de mon ami. Je les crois inédits. Peut-être même, après me les avoir donnés, n'en a-t-il plus gardé la copie. Voici tout d'abord un sonnet, signé Guillaume Macabre, qui était le premier pseudonyme qu'il voulait illustrer :

## MORT DE PAN

Flore et le chaud Phébus revenaient sur la terre,
Toujours les flots grondants se brisaient sur Cithère,
Et la blonde Vénus, adorée en ces lieux,
Dans son temple écoutait le chant des hymnes pieux.

L'Olympe s'emplissait. Le Maître du Tonnerre
Mandait tous ses enfants qui venaient vers leur père.
Une étrange terreur était alors aux cieux ;
Les puissants immortels étaient devenus vieux.

Mais tout à coup le ciel s'abîme dans l'espace,
Et la race divine en un instant trépasse,
Ce pendant qu'une voix crie au monde confus :

« Jésus va naître enfin et son règne commence ;
« Il naît pauvre à Bethléem ; son royaume est [immense :
« Pan, le Grand Pan est mort et les dieux ne sont [plus ! »

De ce rythme classique, propre aux expressions philosophiques, Guillaume Macrabre passe au rythme des vers libres. En voici qui sont dédiés à son ami Jehan Loques, pseudonyme dont il avait souhaité que je signasse, si jamais je devais me produire :

## MARDI GRAS

**Dans le jour vert, mauve ou rose,**
**Sur lequel plane un ciel d'ennui,**
**Dans la nuit,**
**Où passent les pierrots couronnés de roses,**

Fantômes pâles qui rôdent en la nuit,
Nuit plus étoilée que les nuits habituelles,
Stellées de gemmes au scintillement pâle,
(Perle, opale,
Emeraude et spinelle),
Courent en chantant, arlequins, colombines,
Polichinelles au nez crochu,
Mousquetaires, marquises, diablotines,
Sous une pluie multicolore ; et s'illumine
La ville en fête, et jouent mirlitons, mandolines,
Tandis qu'au loin le Roi déchu,
Le Roi des Fous est brûlé par son peuple, las!
Hélas! Carnaval, le Roi Carnaval flambe!
Le Roi flambe!
Chansons, feux de Bengale,
Champagne, dithyrambe!
Le Roi Carnaval flambe!
Et le canon là-bas tonne son glas.
Et la lune, veilleuse d'or pâle,
Eclairant la nuit stellée de gemmes pâles,
(Rubis, émeraude, opale),
Semble la lampe merveilleuse
De quelques gigantesques Aladin,
La lampe éclairant dans le jardin
Les arbres dont les fronts sont des pierres précieuses,
(Perles, rubis, émeraudes, opales),
Et meurt le bruit,
Et meurt la nuit,
Et point le jour, le jour pâle.

Guillaume MACABRE.

Enfin, il a trouvé le vrai nom sous lequel, dorénavant, il ne cessera d'être connu, Guillaume Macabre devient Guillaume Apollinaire. C'est ainsi qu'il signe les poèmes suivants qui, je crois, sont également inédits et qui datent de la seizième année :

## AURORE D'HIVER

L'Aurore adolescente
Qui songe au soleil d'or,
— Un soleil d'hiver sans flammes éclatantes
Enchanté par les Fées qui jouent sous les cieux
[morts, —
L'Aurore adolescente
Monte peu à peu
Si doucement qu'on peut
Voir rougissante
Monter l'Aurore pénétrée
De la fraîcheur de la dernière vêprée.
Et le soleil terne, enchanté,
Se montre enfin sans vie,
Sans clarté,
— Car les Fées d'hiver la lui ont ravie —
Et l'Aurore joyeuse,
Heureuse
Meurt
Tout en pleurs
Dans le ciel étonné
Quasi honteuse
D'être mère d'un soleil mort-né !

Guillaume Apollinaire.

Voici un court poème écrit sur les bancs du lycée, pendant un cours de littérature classique :

## LECTURE

Le moine de Santabarem
Vêtu de noir et ses mains pâles étendues
Clama « Lilith ! »
Et dans la nuit blême
Ululait une orfraie et le moine dit :
« Je vois Lilith qui vole poursuivie
Par trois anges... »
— Ici s'arrête le grimoire rongé des vers
Et je songe à la nuit, la lune
A son premier quartier.

Et je songe aux Empereurs byzantins.
J'aperçois quelque autel dans un nuage
D'encens.
Je fleure des roses de Jéricho,
Et je vois briller des yeux adamantins de crapaud.
Et je songe au grimoire,
Au parchemin rongé,
A quelques chambre noire
Où vit retiré un alchimiste.
Et je rêve et le jour prend teinte d'améthiste.
Et je ne sais pourquoi
Je songe de femme à barbe et de colosse triste
Et je frissonne d'entendre en ma chambre derrière moi
Comme un bruissement de soie.

Guillaume APOLLINAIRE.

Je reproduis également avec plaisir un tryptique, très romantique sans doute, mais d'inspiration originale, toujours de la même époque :

## TRYPTIQUE DE L'HOMME

### I

### Les Poltrons

La fée aux blanches mains a regardé le loin
Où son féal Gauvain chevauchait en silence,
La rousse fée alors du combat est témoin.
Elle aperçoit alors le malencontre Arloin
Qui sur le gué brandit sa lourde et longue lance.
Gnomes et Korrigans au visage chafouin,
Ont l'air de se moquer, mais restent à distance,
On distingue là-bas le rythme de leur danse,
La rousse Fée, alors, du combat est témoin.
Rutilent au soleil les métaux des armures,
Le bruit du fer couvre la voix et les murmures
Du torrent. Les preux songent à d'autres combats.
Or, perverse, pour les exciter, sur ses hanches
Laissant tomber ses cheveux, la fée aux mains [blanches,
Levant un peu la tête aperçoit tout là-bas,
Les écuyers des preux cachés emmi les branches.

II

## La Maison de Cristal

Gauvain cherchait Myrdhim et cornait dans la nuit.
Des ombres vagues erraient dans Brocéliande.
Le preux s'apeurait : « Est-ce Sabbat ? Rien ne luit.
Myrdhinn connait ma voix, Dieu fasse qu'il
[l'entende ! »
Le cor pleurait et l'écho répétait. .. Un bruit,
Un cri tout à coup ; lorsque Gauvain songea :
[« Minuit !
Est-ce Lilith qui clame ? Faut-il que j'attende
Le jour pour chercher l'Enchanteur ? Hélas ! si
[grande
Est la forêt que la voix de mon cor s'y perd !
Cornons plus fort ! Peut-être pourra-t-il m'entendre ?
...La nuit les bois sont noirs et se meurt l'espoir vert
Avec le jour... » — Un cri : « J'aime la tristor tendre,
Vivian ! » — « C'est lui ! » dit Gauvain qui vit
Sous cloche de cristal par la Fée asservi
Myrdhinn qui souriait irréel et ravi.

III

## L'Orgueilleux

Or le bel inconnu, Giglain, fils de Gauvain,
Fatigué, descendit de cheval et près d'une
Fontaine s'assit et pensa : « Serait-ce en vain
Que je suis un héros et de la loi commune
Ne peut-on pas sortir ? » Mais lors il se souvint
Qu'il mangeait, qu'il dormait et qu'il aimait le vin,
Et que seul, la nuit et souvent même à la brune,
Il avait peur des spectres vagues sous la lune ;
Puis il toussa songeant : « Les hommes sont mortels
Et toujours, quoiqu'on fasse, hélas ! ils seront tels ! »
Lors il eut souvenir de fêtes triomphales.
De tournois où toujours il vainquit... Mais le preux
Connut que les héros sont cruels et peureux,
Puis il s'enorgueillit pensant aux hommes pâles
Qui diraient ses hauts faits... imaginés par eux.

Guillaume Apollinaire.

# Guillaume Apollinaire et la Phalange nouvelle

Guillaume Apollinaire a dépensé plus de temps et d'efforts à venir en aide aux écrivains de la nouvelle génération qu'il n'en a consacré à écrire lui-même de beaux livres, capables de traverser les âges à venir. Son œuvre littéraire est certes considérable et la mort a mis trop tôt un terme à la fièvre de production de cet esprit si distingué, si riche, si bien nourri de toutes les littératures. Que ne nous a-t-il donné l'œuvre parfaite, définitive que son talent beau et divers nous permettait d'espérer! Du moins, s'il n'a pas eu le temps de produire davantage et mieux lui-même, il a été d'un utile secours à beaucoup qui ont pu, grâce à lui, atteindre le public, et à d'autres qui l'ayant atteint avaient goûté l'amertume d'une indifférence injuste.

La Société des Artistes Indépendants eut l'heureuse inspiration de considérer que les poètes étaient aussi des artistes et qu'à ce titre, pourvu qu'ils fussent indépendants, son salon leur devait être hospitalier. Un Comité s'organisa dont le délégué fut Paterne Berrichon, beau-frère d'Arthur Rimbaud, qui est bien gentil mais qui a peut-être un peu le tort de nous parler trop souvent de son parent par alliance. Il y eut donc, en 1908, les Après-Midi des Poètes et ce fut une chose charmante que ces réunions où les anciens, les nouveaux venus — et même ceux en qui ne reposaient alors qu'une promesse et une espérance — avaient la satisfaction de sentir planer sur eux le vol, doux et léger, d'une salutaire sympathie. Paul-Napoléon Roinard s'acquitta d'un premier devoir, dans son *Entretien* du 4 avril 1908, en célébrant les Maîtres et les Morts de la période symboliste. Il commença naturellement par présenter ses

deux collaborateurs, par bienséante déférence, dit-il : Victor-Emile Michelet et Guillaume Apollinaire. De l'un et de l'autre il tint à dire des poèmes qui, mieux que tout discours, permettaient d'apprécier ces deux esprits originaux.

Puis il entra dans le détail de ce qu'il appelait les temps héroïques, fit un historique hardi des efforts de sa génération en remontant à Baudelaire, Alfred de Vigny et Gérard de Nerval, célèbra tous les poètes qui avaient lutté pour l'art indépendant et qui pour la plupart avaient vieilli ou étaient morts dans l'ingratitude de leurs contemporains.

Le deuxième entretien fut le 11 avril de V.-E. Michelet. Il célébra les « survivants d'un élan qui s'était dessiné il y avait une vingtaine d'années ». Il disait : « Qu'est-ce que survivre? Est-ce vivre encore réellement, puissamment, de toute sa plus forte ardeur multipliée par eux, ou bien être vivant en apparence, être mort en réalité? Ceci est une des plus pénibles constatations qu'offre le spectacle quotidien de la vie : la plupart des hommes de ma génération me semblent des morts. J'en rencontre quelquefois qui me donnent cette très mélancolique impression. Je vois leur corps debout, mais leur âme est morte. Ils me parlent, mais leur voix n'a plus d'écho dans les antres profonds de la vie. Ils ont perdu ce que le poète latin appelle les causes de vivre : ils sont décapités de trois grandes vertus : de leur foi, de leur espoir, de leur amour. Ils n'entendent plus la voix qui chantait et qui enchantait leur jeunesse, et, au seuil de la maturité, ils ne s'intéressent plus à ce qui leur paraît nouveau. Toute audace neuve, tout élan imprévu les choque ou, pis encore, les laisse indifférents. »

Et Michelet passait en revue tous ceux qui avaient agité les premières lances dans la bataille pour le symbolisme : Mallarmé, F. Viélé-Griffin, Henri de Régnier ; jusqu'à ceux qui avaient ramassé le javelot pour continuer le combat : Saint-Pol Roux le Magnifique, Paul Fort, le doux chanteur de l'Ile de France,

Edouard Dujardin, Gustave Kahn, Pierre Louys, Henri Beauclair, Laurent Tailhade qui fut toujours plein d'un poétique enthousiasme, Francis Jammes, Adrien Mithouard, Louis le Cardonnel, Sébastien-Charles Leconte... Tous étaient des révolutionnaires aux heures de leurs premiers combats ; ils avaient eu des audaces neuves, des élans imprévus, des hardiesses qui avaient choqué leurs aînés. Mais combien de cette génération, naguère si combative, étaient aujourd'hui morts aux idées modernes, indifférents aux aspirations de la jeune génération. Combien qui devaient être profondément ahuris, scandalisés par les innovations des poètes qui leur survivaient, par les audaces d'un Guillaume Apollinaire !

Aussi le troisième *Entretien,* fait par Guillaume Apollinaire, devait-il être la plus vivante des trois manifestations. Elle eut lieu le 25 avril 1908. Le poète que Napoléon Roinard avait sacré « chef » avouait très sincèrement : « Je ne vous connais pas tous, jeunes poètes pour qui les temps sont encore héroïques, jeunes héros qui affrontez l'ingratitude universelle et qui dans l'isolement vous élevez jusqu'à la poésie, au faîte de la pensée humaine. » Sans doute, il ne pouvait les connaître tous, puisqu'il naît au moins un poète par jour. Mais il en connaissait beaucoup : il connaissait tous ceux qui étaient déjà nés, toute la phalange nouvelle qui, après l'effort des anciens ,montait à l'assaut de la gloire, à la conquête de la liberté dans l'art et du droit d'être neuf en poésie. Condamnait-il pour cela la tradition française, la continuité poétique du génie de notre pays ? Non, certes ! Un esprit de sa trempe ne pouvait méconnaître tout ce qui a contribué à la formation de notre pensée, à la construction du monument impérissable qu'est notre littérature, la plus spirituelle du monde. Apollinaire, hardi dans ses innovations n'était pas homme à lutter contre un pareil paradoxe et nul plus que lui n'admirait Rabelais, Montaigne, Corneille, Racine, Bossuet Lafontaine Molière, et Voltaire.

Avec ce scrupule et cette conscience qui distinguent les critiques en qui réside le flambeau de l'idéal, Apollinaire se fit un devoir de passer en revue tout le mouvement moderne, n'omettant de parler ni du naturalisme, ni du naturisme qui avait comme protagonistes Saint-Georges de Bouhélier, Louis Lumet, Maurice Magre, ni des diverses autres manifestations par quoi les poètes avaient souvent cru atteindre le public. De Paul Souchon, Guillaume Apollinaire disait qu'au contact d'Emmanuel Signoret il avait acquis une pureté sereine. Il parlait de Lucien Rolmer, qui devait mourir pour la France de Ronsard, d'Emile Despax, si pur, si fin, si charmant, qui devait aussi donner sa vie pour son beau pays, de Charles Derennes qui, en 1904, avait publié l'*Enivrante angoisse,* de Tancrède de Visan qui avait donné *Paysages Introspectifs,* de Maurice de Noisay, d'Henri Strentz, l'auteur exquis du *Regard d'ambre,* de Léo Larguier, de Louis Payen, de Georges Périn, de Félicien Fagus et de Paul Fargue.

De ses amis André Salmon, Nicolas Deniker et Max Jacob, il disait : « On n'a pas été beaucoup plus juste envers André Salmon. A part l'exquise nouveauté de ses accents, ce poète, tour à tour charmant et étrange, a une éloquence languide qui supportera les atteintes du temps. André Salmon connaît cette ineffable union de l'harmonie de la forme et de la propriété du langage. Son lyrisme a une jeunesse que je crois éternelle. André Salmon est un des fondateurs de « *Vers et Prose* », périodique admirable, véritable monument que Paul Fort, miraculeux lyrique, élève à la gloire de la poésie contemporaine.

« La poésie de Nicolas Deniker est comme un lac limpide et lumineux ; c'est un miroir sans tache, ou mieux encore, de la neige, de la prière, c'est une poésie angélique. Les harpes célestes sont moins harmonieuses.

« La renommée viendra bientôt prendre Max Jacob dans sa rue Ravignan. C'est le poète le plus simple

qui soit et il paraît souvent comme le plus étrange. Cette contradiction s'expliquera aisément, lorsque j'aurai dit que le lyrisme de Max Jacob est armé d'un style délicieux, tranchant, rapide, brillamment et souvent tendrement humoristique, que quelque chose rend inaccessible à ceux qui considèrent la rhétorique et non pas la poésie. Le sens que Max Jacob a de la beauté et de la bonté ne parvient pas à le rapprocher des poètes qui cherchent l'éloquence misérable et lui reprochent de se laisser détourner de la lucidité par de spécieuses pensées. »

John-Antoine Nau était un de ceux que G. Apollinaire respectait le plus, pour la noblesse de son caractère, pour la dignité de sa vie toujours vécue à l'écart des intrigues : « La gloire de John-Antoine Nau grandit chaque jour, dit l'auteur du *Troisième Entretien*. Notre aîné par l'âge, John-Antoine Nau est regardé comme leur maître par beaucoup de jeunes poètes qui l'admirent sans l'imiter, car c'est le propre d'une telle poésie d'être inimitable. Ces ondes poétiques ont une telle pureté que ce serait un sacrilège que d'usurper ce droit sacré de John-Antoine Nau sur son art : une poésie large, humaine, grave, charmante et comme lointaine. »

Puis Guillaume Apollinaire rendait à Jean Royère un hommage amplement mérité auquel souscrivirent tous les jeunes hommes pour qui *la Phalange* avait été l'une des plus accueillantes et des plus utiles revues. Ni Roger Frène, ni Louis de Gonzague Frick, ni Louis Mandin, ni Francis de Miomandre, ni Michel Puy, ni Julien Ochsé n'étaient omis.

De Guy Lavaud qui devait si rapidement acquérir une si belle gloire, le conférencier disait : « La jeune renommée de Guy Lavaud me dispense de louer son art pur comme une claire fontaine. *La Floraison des Eaux*, tel est le beau titre d'un recueil qui doit chanter dans toutes les mémoires de poètes.

« Aidé dans sa tâche par M. Jean Veillon et par A. Toussaint-Luca (poète trop inconnu, trop négligé),

Guy Lavaud dirige à Nice, la *Revue des Lettres et des Arts* qui seconde la *Phalange* et défend la poésie aux bords de cette Méditerranée bleue et dorée où les eaux, le ciel et la terre étalent leurs multiples floraisons d'écume, de fleurs et d'étoiles. » Je fais ces citations parce qu'elles témoignent de quelle façon charmante Guillaume Apollinaire savait parler des poètes, comme il les comprenait, comme il savait les apprécier.

C'était en vérité une tâche difficile et abrupte que celle assumée par le poète dans cet entretien : ne devait il pas risquer la nomenclature de tous les aèdes modernes, porteurs de la flamme divine, pleins de talents et de mérites mais d'une nomenclature complète et qui n'omet personne ! Aussi vîmes-nous défiler encore : Théo Varlet, étonnant visionnaire, Edm. Blanguernon, Paul Castiaux qui dirigeait les *Bandeaux d'Or,* Jules Romains, Charles Vildrac, qui, avec Georges Duhamel, René Arcos et Alexandre Mercereau, avait fondé le groupe de *l'Abbaye.* Fernand Fleuret, Francis Bœuf, Jean Metzinger qui devait se muer en peintre cubiste, Sadia Lévy, André Spire, — tous étaient révélés au public par le plus prestigieux des poètes, par celui qui devait ajouter à son mérite de conférencier celui de devenir l'inventeur de l'art orphique.

J'ajoute que ces trois conférences furent réunies en un volume publié par l'*Edition,* en 1909, sous le titre synthétique de : *La Poésie Symboliste.*

# L'Hérésiarque et Cie

C'est en 1911 qu'Apollinaire avait fait paraître chez P. V. Stock, éditeur, l'*Hérésiarque et Cie*, recueil de nouvelles, remarquables par leur originalité et la qualité d'un style parfait. L'ouvrage soumis à l'Académie Goncourt faillit emporter le prix : il obtint en tous cas quatre suffrages, dont celui de Mirbeau et celui de Lucien Descaves. Léon Daudet passa un moment pour avoir soutenu éloquemment Apollinaire, mais il s'en est défendu par la suite...

Quand on sut dans le public que, pour des raisons peut-être étrangères à la littérature, ce livre avait été écarté et qu'un autre, non sans mérite certes, mais inférieur lui avait été préféré, il y eut comme un murmure dans la presse et parmi la jeunesse : n'importe, l'*Hérésiarque et Cie* obtenait immédiatement un beau succès et en quelques jours plusieurs éditions furent vendues. L'auteur avait une belle revanche.

Une des nouvelles composant ce volume s'appelait « *L'Amphion faux Messie* ou *Histoires et Aventures du Baron d'Ormeson* ». C'était, admirablement racontées, une série d'aventures vécues par un jeune homme que Guillaume Apollinaire avait connu autrefois, lorsque tous deux avaient été employés à la même banque. Bien entendu, la fantaisie de l'artiste et du romancier avait ajouté et embelli certaines histoires. Apollinaire, qui est le meilleur anecdotier que j'aie jamais connu, devait à cet aventurier d'avoir pu écrire quelques pages piquantes, pleines de nouveautés étranges, La vie sépare les individus ; chacun suit sa voie et nous devons quelquefois à des hasards de nous rencontrer de nouveau, alors que l'on s'était cru perdu tout à fait.

Ayant publié son livre, Apollinaire ne pensait plus

à son collègue de la Banque, quand, un jour, il le vit arriver chez lui dans des conditions énigmatiques. Emu par l'état misérable de cet individu, G. Apollinaire lui accorda l'hospitalité. L'autre s'en alla, laissant en dépôt une valise contenant des statuettes volées au Louvre.

La *Joconde* avait été volée et n'avait pas été retrouvée. Le désespoir était grand parmi tout le personnel qui gardait si mal les richesses du Louvre. Les histoires les plus fantastiques avaient pris cours. Les uns racontaient que le voleur ne pouvait être que quelque détraqué passionnément amoureux de Monna Lisa et qui n'avait pas résisté au désir de l'enlever. N'avait-on pas découvert, en effet, des quantités de lettres d'amour, des déclarations enflammées, des vers très tendres adressés à cette éternellement vivante personne que Vinci avait figée dans son cadre? D'autres prétendaient que l'œuvre avait été détruite par quelque sadique personnage, quelque cubiste, quelque futuriste, emporté contre un art qu'il ne comprenait plus et décidé à débarrasser le monde de tous ces modèles légués par les maîtres anciens. M. F. T. Marinetti, le chef de l'Ecole futuriste, n'avait-il pas en effet publié, quelque temps avant la disparition de la *Joconde*, un manifeste violent recommandant la destruction des musées et de toutes les œuvres d'art?

Guillaume Apollinaire était bien le défenseur d'un art rajeuni par la fantaisie et l'indépendance, il préconisait bien, en effet, que le cubisme était parmi les manifestations fondamentales de la nouvelle esthétique, mais il n'avait pas condamné encore les œuvres des maîtres et, en tout cas, sans professer qu'elles fussent des chefs-d'œuvres, il se montrait et s'était toujours montré respectueux de toutes les richesses contenues dans nos musées. Il crut donc rendre un grand service à la nation en prouvant aux pouvoirs publics que rien n'était plus facile que de voler au Louvre, et en dénonçant le manque de vigilance de ceux qui ont la garde de tous nos monuments artis-

tiques. Il rapporta des statuettes volées par Géry-Pierret, le fameux héros devenu dans la Nouvelle de l'Amphion le Baron Ignace d'Ormesan. Ces statuettes furent confiées à Paris-Journal qui les exposa. Mal en prit au poète ! Pour avoir restitué des objets d'art à la Nation, Guillaume Apollinaire, pourtant l'un des critiques d'art les plus connus à Paris, était arrêté, et mis au secret pendant deux jours. Nous en étions tous à lire les échos quotidiens concernant le vol de la Joconde, quand, tout à coup, au matin du samedi 9 septembre 1911, les journaux annoncèrent en grosses manchettes l'arrestation de l'auteur de l'*Hérésiarque et Cie*.

Surprise, stupéfaction générale ! Pour mon compte, je ne perdis pas de temps. Dès neuf heures du matin j'étais au Palais. J'endossai ma robe d'avocat et me présentai immédiatement chez M. Drioux, juge d'instruction, chargé de l'affaire de la Joconde. Il faut reconnaître que la tâche d'un juge d'instruction est rendue bien malaisée quand les illuminés et les fumistes se mêlent de concourir à la découverte de la vérité. M. Drioux avait à se débattre au milieu d'un tas de racontars... Je me portai garant de l'honnêteté de mon ami, de mon vieux camarade d'enfance, je jurai que Guillaume Apollinaire de Kostrowitzky était l'esprit le plus droit et l'homme le plus généreux. Je parlai au juge de l'*Hérésiarque et Cie* et lui conseillai de lire en particulier l'*Amphion Faux Messie*. C'était un délicieux roman et il y trouverait la clef qui ouvrirait les portes de la prison.

Le juge d'instruction fut impressionné par mon témoignage, m'accorda immédiatement un permis de communiquer et me dit : « Maître, vous pouvez avoir confiance. Votre ami ne tardera pas à être libre. » Dans tout Paris, il n'était plus question que de l'arrestation de G. Apollinaire qui, pendant 24 heures, passa pour avoir volé, non seulement les statuettes, mais aussi la Joconde. N'allait-on pas l'accuser d'avoir volé les bras de la Vénus de Milo. J'adressai une protestation

à quelques journaux qui l'accueillirent bien volontiers. *Paris-Journal*, dont M. Etienne Chichet était le rédacteur en chef, avait été le premier à prendre la défense de son collaborateur. Tous les vrais hommes de lettres, tous les artistes, tout ce que Paris comptait d'intellectuel et de courageux, adressèrent leur protestation à M. Chichet contre cette arbitraire détention d'un homme qui n'avait jamais commis d'autre crime que de rendre service au pays. Octave Mirbeau, Elémir Bourges, Edmond Haraucourt, Georges Le Cardonnel, Antoine Albalat, André Salmon, Jérôme et Jean Tharaud, Jean de Gourmont, André Billy, Mme Jeanne Landre, Séverine, Jean Royère, Guy Lavaud, Paul Souchon, André Tudesq, Léo Larguier, etc., etc., signèrent tous le manifeste suivant lancé par M. Chichet : « Un scandale vient d'être commis : l'arrestation de Guillaume Apollinaire qui, sans atteindre à son honneur, met en péril les intérêts de la presse, la dignité professionnelle des journalistes et des écrivains et même celle de tout galant homme qui ne veut point trahir sa parole. La cause de notre camarade est assez claire pour qu'il soit relâché dans les vingt-quatre heures. »

*Paris-Journal* faisait suivre cette protestation des signatures déjà parvenues et publiait une lettre de moi sous cette forme : « D'autre part, M. A. Toussaint-Luca, avocat à la Cour, nous écrit une lettre où il revendique M. Guillaume Apollinaire comme un de ses plus vieux amis et ce titre seul, dit-il, suffirait pour me permettre de m'émouvoir d'une arrestation que jusqu'à présent rien ne justifie. Une protestation s'impose d'urgence contre le procédé employé à l'encontre de cet écrivain original. J'ajoute, pour rectifier quelques erreurs de mauvaise foi glissées dans les comptes rendus de ce matin que Guillaume Apollinaire, d'origine polonaise, a fait toutes ses études en France, qu'il possède une culture française très profonde, et que ses relations avec les penseurs, artistes ou écrivains étrangers ne peuvent en rien être confon-

dues avec celles qui existent entre malfaiteurs internationaux. Il n'est pas juif, mais catholique. Le maître Elémir Bourges qui fréquente assidûment les mercredis littéraires de Guillaume Apollinaire pourrait témoigner en faveur de cet esprit distingué. Les hommes de lettres et les artistes que l'auteur de l'*Hérésiarque et Cie* a défendus avec acharnement ne sauraient trop élever leur voix contre cette arrestation qui indigne l'opinion éclairée. »

Quant à Octave Mirbeau, il accordait une interview, fort spirituelle, qu'insérait le même *Paris-Journal* : « Le clan des profiteurs, des lâches, des arrivistes féroces ne compte pas un homme de la valeur de Guillaume Apollinaire... On met sous les verrous un écrivain pour un délit que le Code connaît, mais que ma conscience ne connaît pas. Voilà les mœurs d'aujourd'hui ! Si je rencontre M. Guillaume Apollinaire dans la vie, même après une condamnation infligée à l'aide des justes lois, je lui tendrai la main et j'estime que cet incident n'aura aucune influence sur la carrière qu'il doit poursuivre...

Et dire, ajoute Mirbeau, que tout cela est arrivé à propos du vol de la Joconde... un tableau de commerce et rien autre chose.. J'aurais voulu féliciter Camille de Sainte-Croix du courageux article écrit par lui à propos de cette œuvre qui fit commettre tant de sottises.

« Laissez-moi dire encore combien Guillaume Apollinaire compte d'amis parmi les écrivains, y compris, dans notre Académie des Goncourt, M. Léon Daudet qui a chaudement défendu le livre de ce « juif ». Henri Rochefort à son tour protestait vivement et conseillait spirituellement aux artistes de ne jamais s'aviser de restituer une œuvre d'art, volée par d'autres qu'eux-mêmes, s'ils ne voulaient pas goûter les douceurs d'un séjour à la Santé.

Je me rendis à la prison accompagné de Kostrowitzky, le frère affectueusement dévoué de Guillaume Apollinaire, et nous le mîmes au courant de

l'opinion générale : ceci réconforta le prisonnier que nous avions trouvé très affecté et qui avait choisi pour le défendre un avocat homme de lettres, Me José Théry, collaborateur au Mercure de France. Malheureusement, M. José Théry se trouvait en voyage et il ne devait rentrer que le lendemain.

Que reprochait-on, somme toute, à Guillaume Apollinaire ? Il fallait bien justifier aux yeux de l'opinion une arrestation faite un peu légèrement. Oh ! pas grand chose ! Un rien ! Une peccadille ! Des notes perfides parurent dans quelques journaux. Bah ! Si on n'avait à reprocher à cet écrivain que la restitution des statuettes ! Mais voilà, la police venait de découvrir que Guillaume Apollinaire était le chef d'une redoutable bande de pillards internationaux ! De plus, n'était-il pas lui-même étranger ?

Tout cela me faisait hausser les épaules. Albert de Kostrowitzky me disait néanmoins les inquiétudes que cette histoire occasionnait à sa mère, et il souhaitait ardemment que ces tracasseries prissent fin. Elles ne devaient pas tarder à être résolues : Me José Théry était accouru, interrompant pour cela un voyage fort intéressant ; un interrogatoire définitif eut lieu, dans lequel Guillaume Apollinaire put donner toutes explications concernant le baron Ignace d'Ormesan.

Il convient de dire qu'entre temps le fameux Amphion, faux Messie, avait écrit à M. Chichet une lettre explicative, qui mettait à néant les accusations portées contre l'écrivain. Voici l'article de *Paris-Journal* à ce sujet :

# LE VOLEUR LUI-MÊME RÉTABLIT LA VÉRITÉ

« Nous avons reçu hier la lettre suivante que nous reproduisons sans y changer une virgule :

Francfort, 9 septembre.

A Monsieur Etienne Chichet,
rédacteur en chef de *Paris-Journal*.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

*J'apprends par un journal du soir l'arrestation de celui qui fut longtemps mon ami. J'ai hésité à vous écrire, parce qu'il n'est point dans mes habitudes de le faire en des moments critiques. Inutile d'ajouter que les quelques douzaines de lettres que la Sûreté prétend avoir été envoyées par moi à M. Apollinaire ont été dictées par elle pour les besoins de la cause.*

*Mais j'ai mon sens de l'honneur, Monsieur, et je m'en voudrais de ne pas mettre les choses au point, au moment où un artiste, dont les aventures romanesques parurent arrêter un moment l'esprit curieux, se voit inquiété, au mépris de toute justice, pour des méfaits qui lui furent longtemps inconnus et qui, lorsqu'il en eut connaissance, furent cause de notre rupture. A l'époque où j'enlevai le couple phénicien, je ne connaissais pas encore M. Apollinaire. J'eus l'avantage de le rencontrer au Kursaal d'Ostende, peu avant mon départ pour la Californie et, à mon retour, le rencontrai de même, tout à fait par hasard, à Paris.*

*J'étais en difficultés et lui proposai moi-même de lui servir momentanément de secrétaire. C'est peu après, pendant qu'il était aux bains de mer, que la nostalgie du Louvre me reprit et que je me livrai aux voluptés d'un nouveau rapt. Connaissant ses principes, j'eus soin de le lui cacher, et ce n'est qu'au moment de la disparition de la* Joconde *qu'il découvrit la provenance de ma poupée favorite. « Mon cher ami,*

*me dit-il, et je me rappelle exactement ses paroles, mieux vaut t'en aller immédiatement. Je ne partage pas tes opinions, et je regrette de t'avoir invité chez moi, maintenant qu'il me faut bien croire à tes* crimes. »
*Il me fit promettre de restituer au plus tôt la statuette phénicienne et ne me revit plus.*

*Voici, Monsieur le Rédacteur en chef, l'exacte vérité, et je vous affirme sur mon honneur à moi, qui vaut mieux que celui de quelques collègues de mon ancien ami, que je suis sincère dans les moindres détails.*

*Je vous prie d'avoir la bonté d'insérer ces mots. Il est profondément regrettable, il est douloureux qu'un homme de cœur, probe et scrupuleux comme M. Guillaume Apollinaire, puisse souffrir, même un moment, de la vie privée de quelqu'un qui ne fut pour lui qu'un « sujet » littéraire.*

Baron IGNACE D'ORMESAN.

Peut-être nos lecteurs s'étonneront-ils que le nom dont le voleur signe sa lettre, ne soit pas celui qui a été divulgué par nos confrères. Peut-être aussi trouveront-ils ce nom aussi romanesque que les aventures mêmes du signataire. C'est cependant sous ce nom — et non sous un autre — que le Voleur se présenta à nous le jour où il nous proposa d'être, moyennant finances, les intermédiaires de la restitution. »

Enfin, nous pouvons respirer. M. Drioux veut bien signer la mise en liberté provisoire. Provisoire ! Quand il est démontré que l'arrestation a été purement arbitraire et qu'en tout cas l'innocence de notre ami ne fait point de doute. Peu importe ! L'essentiel est d'être dehors. Nous sommes convaincus que ce provisoire deviendra définitif... A 6 heures du soir, nous étions là quelques-uns à la sortie de la Santé. Les formalités sont longues, et ce n'est qu'à 6 h. 1/2 que notre ami peut sortir : un taxi nous emmène Guillaume Apollinaire, Albert, Me José Théry et moi. C'était la libération.

Pendant sa détention, Apollinaire n'avait pas laissé sa Muse inactive et, comme Oscar Wilde qui avait chanté la geôle de *Reading,* il avait voulu noter en quelques courts poèmes ses impressions de prisonnier :

*Avant d'entrer dans ma cellule,*
*Il a fallu me mettre nu,*
*Et quelle voix sinistre ulule :*
*Guillaume, qu'es-tu devenu?*

Le soir même de sa mise en liberté, Guillaume Apollinaire remettait à *Paris-Journal,* sous ce titre . *Mes Prisons,* un article relatant ses impressions. Il y disait : « La première émotion violente que j'aie ressentie à la Santé, provient d'une inscription gravée dans la couleur qui recouvre la ferrure de la couchette : Dédé de Ménilmontant, pour meurtre! J'eus une impression beaucoup plus agréable en lisant quelques vers naïfs laissés par un prisonnier qui les a signés : Myriès le Chanteur. »

Cependant Apollinaire devait éprouver encore quelques inquiétudes en raison de sa qualité d'étranger. On l'avait bien reconnu innocent, mais on lui avait dit : « Ne recommencez plus ! » Et il pouvait fort bien être l'objet d'une mesure d'expulsion du territoire français d'un moment à l'autre, sans qu'on ait eu à lui rendre compte des motifs... Léon Dandet n'avait pas été pour lui, dans cette circonstance, le confrère aimable qu'il avait été dans la discussion des mérites de l'*Hérésiarque et Cie ;* Urbain Gohier, dans le petit organe hebdomadaire, l'*Œuvre,* n'épargnait pas ses violences à l'écrivain honnête. Toutes ces mésaventures s'étaient passées dans les premiers jours de septembre. Voici ce que Guillaume Apollinaire m'écrivait le 9 décembre 1911 : « Mon cher Toussaint, je ne suis pas encore remis de mon affaire. Toujours inquiet, j'en attends la solution. L'*Œuvre,* par la plume de Gohier, m'attaque comme étranger et comme auteur des anthologies d'Arétin, de Sade, etc. Si bien que je suis épouvanté, espérant qu'on ne me poursuivra pas

pour cela... Renseigne-toi pour savoir comment, où, dans quelles conditions, je pourrais me faire naturaliser. Que deviendrais-je au cas où l'on m'expulserait de France? Ces doutes m'enlèvent toute tranquillité pour travailler. Je ne demande que l'obscurité, la paix et constamment je suis en butte aux persécutions... »

Il convient d'ajouter, en effet, qu'il n'avait été mis qu'en liberté provisoire et je ne sache pas que jamais un non-lieu ait été accordé dans cette affaire de la *Joconde* et des statuettes. De là ses préoccupations...

Apollinaire avait amplement mérité sa qualité de citoyen français, par ses travaux littéraires, par toute sa culture française, ayant vécu toute sa vie en France. Il tint à la mériter davantage encore le jour où, la France odieusement attaquée par les Boches, tous ses enfants accoururent à sa défense. Guillaume Apollinaire de Kostrowitzky fut un des premiers, un des plus ardents, un de ceux qui auront tout donné d'eux-mêmes pour la sauvegarde du patrimoine intellectuel que représentait le pays de France. Il partit pour défendre la culture française à laquelle il appartenait par toutes les fibres de son cœur et par son intelligence.

Il est mort, en réalité, des suites de sa blessure au crâne qui avait nécessité la trépanation. L'éclat d'obus qui l'a frappé dans la tranchée et qui — sans le casque — l'aurait tué, l'atteignit tandis qu'il lisait *Le Mercure de France*.

# Destinée !

---

M. Homolle, conservateur du Musée du Louvre, dut, après la disparition de la *Joconde,* se démettre de ses fonctions, et il fut remplacé par M. Pujalet, qui prit immédiatement la mesure suivante signalée par les journaux. Voici ce que dit *Paris-Journal :*

## UNE INNOVATION DE M. PUJALET

### « Milord » et « Jack » garderont nos collections

« M. Pujalet, le successeur de M. Homolle, veut mettre à tout prix nos collections à l'abri d'un nouveau coup de main.

Afin d'y parvenir presque à coup sûr, il vient de prendre une décision des plus intéressantes.

Dorénavant, de nombreuses rondes parcourront, chaque nuit, les salles, les couloirs, les escaliers et les galeries du Louvre. Et ce ne sera pas une mince besogne, car les veilleurs auront à gravir et à descendre, au cours de chaque ronde, environ 2.000 marches.

Pour rendre la surveillance ainsi organisée plus complète encore, des chiens policiers seront mis à la disposition des veilleurs.

Ces chiens ont nom *Milord et Jack.* Ils appartiennent au chenil de Charenton que dirige M. Bechard, commissaire de police.

Leur dressage est très complet, comme en a pu s'en assurer M. Pujalet qui, accompagné de M. Mouquin, directeur du service des recherches, a assisté, deux heures durant à leurs exercices.

Demain, *Milord* et *Jack* entreront officiellement au Musée du Louvre, qui prendra à sa charge leur entretien et leur nourriture.

Et dans la nuit de mercredi à jeudi, les braves toutous entreront en service.

Ils participeront à toutes les rondes. Ce sont eux qui guideront les gardiens et qui visiteront les premiers les galeries les plus vastes, aussi bien que les recoins les plus obscurs.

Aussi, il deviendra impossible à des malfaiteurs de se cacher dans des réduits après la fermeture du Musée comme le fit, croit-on, le voleur de la *Joconde.* »

***

J'arrête là mes souvenirs sur Guillaume Apollinaire, n'ayant pas eu l'intention, dans les pages qui précèdent, de donner de ce complexe et merveilleux esprit une image complète mais ayant tâché seulement d'esquisser un portrait ressemblant de l'homme qui fut mon ami.



Vincennes. — Imprimerie A. BRANÉ, 3, Rue du Midi

***Prix : francs***